

Voisé, Waldemar

Les sources anciennes de la "Nouvelle Science" de Giambattista Vico

Organon 6, 147-157

1969

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



Waldemar Voisé (Pologne)

LES SOURCES ANCIENNES DE LA NOUVELLE SCIENCE DE GIAMBATTISTA VICO

Nous allons étudier aussi bien le rôle de Vico dans l'histoire de l'historicité, que ses corrélations avec les penseurs du XVII^e siècle, soit du siècle qui précéda directement l'apparition de la *Nouvelle Science* (*Scienza Nuova*). C'est en avançant en tête la deuxième de ces questions qu'il nous sera plus facile d'éclairer les opinions du grand Napolitain sur l'importance des époques révolues pour l'acquis intellectuel de l'humanité, et de nous pencher tout particulièrement sur la formation du système et non pas sur son analyse.

Cette façon de présenter la question semble bien convenir à la mentalité de Vico qui perfectionnait ses opinions toute sa vie durant. Il est évident d'ailleurs que l'anniversaire de la naissance favorise surtout des réflexions sur la création de l'oeuvre et moins une analyse des opinions dont la forme définitive ne résulte donc que des limites imposées à la vie humaine par le temps.

Vico citait très souvent et avec le plus grand respect les noms de quatre auteurs. C'étaient Platon, Tacite, Bacon et Grotius¹. Le choix est bien caractéristique: ils établissent, les uns autant que les autres, un équilibre entre les deux sources d'inspiration de Vico, soit entre l'antiquité et le XVII^e siècle, appelé plus tard le "Grand Siècle" de la science. On pourrait certes ajouter, respectivement aux deux auteurs antiques et aux deux modernes, tout au moins une dizaine d'autres noms, mais cela ne changerait pas la toile de fond sur laquelle se formaient les opinions de Vico, ces deux époques précisément y apparaissant comme points de départ.

¹ Il en est question dans l'autobiographie de Vico achevée en 1725 et publiée à Venise en 1728 sous le titre *Vita di Giambattista Vico scritta da se medesimo*, ainsi que dans beaucoup d'ouvrages sur Vico, entre autres dans l'ouvrage de M. Ciardo, *Le quattro epoche dello storicismo, Vico — Kant — Hegel — Croce*, Bari 1947, p. 52.

Nous ne manquons pas de littérature concernant le rôle de l'antiquité dans la formation de la doctrine de Vico et il suffirait de s'y référer, si non une question dont l'esquisse superficielle nous permettra de mieux comprendre le rôle du passé — tant de l'antiquité que du XVII^e siècle. On sait que Bacon désirait examiner le monde des hommes comme on examine celui de la nature. Vico, tout en continuant cette idée, y ajoute son propre principe épistémologique original: l'homme ne peut connaître (*cogitare*) les phénomènes naturels qu'approximativement, ceux-ci étant créés par la Providence divine, mais il peut comprendre (*intelligere*) les phénomènes du monde des hommes puisqu'il est lui-même leur créateur. Aux yeux de Vico, le monde des hommes constitue un ensemble de phénomènes de nature différente qui sont soumis à la loi de l'incessante variabilité. On peut les observer et — ce qui est plus important — les saisir en catégories scientifiques, à la condition toutefois, que le point de départ sera non pas «l'homme en général», mais des individus concrets, liés, à un milieu social détermine, tel qu'un Etat ou une nation. Le rétablissement de l'importance de ce qui est particulier liait Vico non seulement à Bacon, mais aussi à Campanella. Celui-ci écrivait dans *De sensu rerum et magia* (Francfort, 1620) qu'il est insensé de croire que la science consiste dans la connaissance des universaux (*cognitione universalium*). Selon lui l'affirmation «Pierre est un animal raisonnable» ne nous dit rien tant que nous ne connaissons pas chacune des «qualités et propriétés» (*qualitates et proprietates*) déterminant la personnalité de Pierre. Cela nous mène directement à la réception de l'antique au XVII^e siècle, ces tendances étant liées au déclin de la physique qualitative d'Aristote, supplantée avec toujours plus d'efficacité par la physique quantitative de Démocrite. Non seulement Gassendi avait été un propagateur de l'atomisme antique, mais aussi plusieurs de ses contemporains et surtout J. Ch. Magnenus, médecin par éducation, auteur de *Democritus reviviscens sive de atomis*, oeuvre parue en 1646 et quatre fois rééditée au XVII^e siècle. En Italie également l'intérêt qu'on portait à Démocrite était très grand. L'anatomiste et médecin Marc Aurèle Severino, l'évêque et philosophe Giovanni Caramuel, les physiciens Alfonso Borelli et Leonardo di Capua — voila quelques noms de Napolitains vivant au XVII^e siècle et écrivant beaucoup au sujet de Démocrite, le nom duquel apparaît aussi dans les oeuvres de Vico. Toutefois, en liant l'atomisme à la foi en la Providence, on s'appropriait beaucoup de principes méthodologiques de Démocrite, dont en premier lieu l'explication causale et non intentionnelle des phénomènes. Démocrite considérait que l'explication des phénomènes comme intentionnels est seulement apparente et il soutenait que la pluie tombe non pas pour que les plantes puissent pousser, mais parce qu'à la suite du refroidissement de la terre, les exhalaisons s'élèvent pour retomber sous forme de gouttes. Selon la légende, Démocrite aurait dit qu'il préférerait découvrir une seule

explication causale que devenir roi de Perse. La tendance à expliquer les phénomènes du point de vue génétique joua un grand rôle dans la cristallisation de l'historicité et cet exemple d'une réminiscence de la pensée antique doit suffire ici comme preuve qu'il y avait dans les oeuvres de Vico une fusion d'influences aussi bien antiques que modernes. Rappelons que Vico, en écrivant au sujet de Bacon, pensait non seulement à ses oeuvres méthodologiques novatrices, mais aussi à son énorme érudition concernant l'antiquité.

Nous connaissons bien la révérence qu'on avait pour Bacon dans toute l'Italie et aussi dans le milieu intellectuel napolitain du XVII^e siècle. C'est tout récemment que Badaloni² démontra l'influence de ce penseur sur le développement des opinions de savants plus ou moins connus, tels que Muratori, di Capua, d'Andrea, Valetta et Gravina, dont les oeuvres Vico avait soit étudié à fond, soit tout au moins lu. Dans son livre sur la philosophie de l'histoire intitulé *Historia Filosofica*, Giuseppe Valetta, en s'énonçant contre Hobbes et Spinoza, s'appuyait, lui aussi, sur Bacon et louait ce dernier en termes suivants: «il barone di Verulamio con quel suo mobil modo di filosofare, sia stato il primo, che illustrato abbia la filosofia, non solo nell'Inghilterra, ma nel mondo tutto»³. Le même écrivain appelait Grotius «écrivain incomparable» (*incomparabile letterato*); une opinion identique sur le grand Hollandais avaient d'Andrea, De Rubeis — tous les deux se rapprochant des opinions de Carmuel — et aussi Astorino, Gravina et beaucoup d'autres écrivains travaillant pour la plupart à Naples.

A côté de Bacon et Grotius apparaissent dans les oeuvres de Vico des noms tels que Galilée, Descartes, Campanella, Gassendi, Hobbes, Malebranche, Spinoza, Herbert of Cherbury et Pufendorf. Ce sont les deux premiers, soit Galilée et Descartes, qui ont inspiré à Vico ses considérations sur la nature; pourtant c'est Galilée que Vico appréciait davantage, trouvant ses opinions plus conformes à l'expérience quotidienne. Une forte influence de Descartes, fréquente d'ailleurs dans le milieu napolitain, apparaît cependant dans les cours préliminaires (*Orazioni Inaugurati*) de Vico des années 1699—1710. Vico citait Galilée et Descartes conjointement, comme ceux qui désiraient faire un pas décisif vers le développement de la nouvelle science, c'est-à-dire visaient à construire un système scientifique basé sur des principes de géométrie. Ce problème n'était pas étranger aux penseurs travaillant à Naples dans la seconde moitié du XVII^e siècle; G. A. Borelli, membre de l'académie de Naples, (hautement apprécié par Newton) postulait, lui aussi, d'appuyer la science sur des principes de géométrie afin de reconstituer ainsi l'ordre naturel

² Nicola Badaloni, *Introduzione a G. B. Vico*, Milano 1961. La lecture de ce livre a fourni à l'auteur de ces paroles un riche matériel comparatif se rapportant au milieu napolitain.

³ *Ibid.*, p. 215.

qui — selon lui — est basé sur des principes mathématiques. La deuxième, la troisième et la quatrième partie du premier livre de la *Nouvelle Science* illustrent largement et expliquent la méthode dont l'auteur voulait se servir dans son oeuvre: c'est la question d'une connaissance mathématique de la société qui y occupe une place primordiale. Ainsi donc, cent ans exactement après la parution de la première édition de l'oeuvre fondamentale de Grotius *Du droit de la guerre et de la paix*, paraît en 1725 la première édition de l'oeuvre principale de Vico. Celui-ci y posait le même problème méthodologique: comment pourra-t-on, à l'exemple des mathématiciens (*sicut mathematici*, comme écrivait Grotius), arriver à des conclusions absolument sûres sur un objet de raisonnement aussi incertain que la communauté humaine, variable dans le temps et dans l'espace.

Vico commence son chapitre sur les axiomes par une constatation que ces derniers, avec quelques définitions et axiomes en plus, vont circuler à l'intérieur de cette nouvelle science: «Ainsi que le sang parcourt le corps qu'il anime, de même ces idées générales, répandues dans la science nouvelle, l'animeront de leur esprit dans toutes ses déductions sur la nature commune des nations»⁴. Il cite donc, l'un après l'autre, tout un nombre d'axiomes et ensuite — afin de pouvoir établir, comme il écrit, «les principes généraux et éternels, propres à chaque science» — il cherche à préciser, dans le chapitre sur les principes du raisonnement, quel est le minimum de conformité de tous les habitants de la terre dans les questions concernant les règles de coexistence entre les hommes. Ensuite, après avoir constaté qu'il existe trois principes de ce genre, à savoir la profession d'une religion, la conclusion de mariages et l'enterrement des morts, il procède à une double vérification en les confrontant non seulement avec les opinions de penseurs de toutes les époques, mais aussi avec les informations sur les coutumes des peuples aussi bien anciens que contemporains (il se réfère aussi, quoique sous toute réserve, aux relations de voyageurs). Lorsque nous confrontons ce raisonnement avec la constatation connue de Galilée que «le livre de la nature est écrit en langage mathématique, ses lettres étant des triangles, des cercles et d'autres figures géométriques, sans l'aide desquelles on n'en comprend pas un mot» — nous croyons nous trouver face à différents modes de concevoir la science. Il s'avère cependant bien vite que ce sont seulement deux voies différentes menant au même but, c'est-à-dire à la découverte des lois gouvernant les phénomènes observés. Ainsi Vico devient un continuateur de Galilée: ce n'est plus — comme autrefois — le fond du problème qui fait l'objet des recherches, mais les lois qui gouvernent les phénomènes et que tous les deux veulent arriver à con-

⁴ Jean-Baptiste Vico, *Principes de la Philosophie de l'Histoire*. Traduits de la *Scienza Nuova* [...] par Jules Michelet, Paris 1963, p. 32.

noître en reliant l'observation au raisonnement. Galilée désirait expliquer les lois naturelles en généralisant les conclusions qui découlent de l'observation. Il vérifiait la véracité des règles découvertes en les confrontant avec des cas particuliers, en cherchant ce qui pourrait confirmer ou nier la justesse de son raisonnement. Vico, lui, expliquait les principes en les confrontant avec les observations (personnelles ou puisées dans des écrits reconnus comme dignes de confiance) et il vérifiait la justesse de ses conclusions en se référant aux axiomes dont l'évidence — à son avis — découlait d'un consentement général en cette matière. Ainsi donc l'objectivation maximale de la science devait être le fruit de l'élimination des impressions sensuelles subjectives (chez Galilée) et des présomptions qui n'ont pas reçu d'acceptation générale de la part des êtres raisonnables (chez Vico). Désormais, non pas ce qui est illusoire et fortuit devait devenir le fondement de la nouvelle science, mais ce qui est vrai et correct. Cependant, Vico différait de tout un nombre de penseurs du XVII^e siècle sur une question essentielle: en créant sa «géométrie sociale» il était d'avis qu'elle peut atteindre des résultats beaucoup meilleurs que la géométrie examinant la «nature», car «les règles qui gouvernent les problèmes humains sont plus réelles que les points, les lignes, les surfaces et les figures» — comme il a écrit dans le § 349 de son oeuvre. Or, la majorité des savants auxquels Vico se référait, n'admettaient pas que la vérité puisse subir une graduation et proclamaient que toutes les sciences ont le droit au même degré de certitude. Ce point de vue fut formulé le plus clairement par Hobbes qui écrivait: «scire non suscipiat magis et minus». Fasciné par sa découverte, Vico était persuadé qu'en s'appuyant sur un raisonnement *more geometrico* on peut créer une science plus parfaite que la géométrie, bien que les plus éminents esprits de nombreuses époques aient pris celle-ci pour modèle.

Les différences entre le concept de Galilée (et du XVII^e siècle en général) et celui de Vico en ce qui concerne la mathématisation de la science, résultaient donc non seulement du fait que l'objet des recherches de Vico était différent de celui de ses nombreux prédécesseurs. Elles résultaient aussi, semble-t-il, du raisonnement original de Vico qui, même lorsqu'il se référait à ses prédécesseurs, transformait leurs idées, fasciné par la possibilité de créer une nouvelle science de la société humaine et de montrer la place que l'homme y occupe.

Vico commence ses considérations *De nostri temporis studiorum ratione* par une citation de Bacon sur l'importance de la science; mais il ne tarde pas à remarquer que Bacon avait une confiance exagérée en esprit humain. Continuant cette idée, Vico rappelle les arguments de Bacon contre la déduction, mais en même temps il donne de nouveaux exemples contre le syllogisme afin de prouver qu'une chaîne de syllogismes, même la plus correcte, n'est pas en mesure d'enrichir notre

connaissance de l'objet en question, puisque la conclusion est renfermée déjà dans les prémisses du raisonnement.

La profonde estime que Vico avait pour Grotius⁵ — il voulait rééditer son oeuvre *Du droit de la guerre et de la paix* — ne l'empêchait pas d'apercevoir les erreurs commises par le «père de la loi des nations». A tout instant nous nous heurtons à une critique de sa doctrine sur la loi naturelle et du contrat social. Vico abandonna la contradiction, caractéristique de Grotius et de ses successeurs (y compris Pufendorf et Thomasius), entre l'état «naturel» (*status naturalis*) de l'homme et son état pour ainsi dire «surnaturel», dans lequel domine la loi divine. En identifiant l'état naturel avec l'ordre qui existait primitivement dans chaque famille patriarcale, Vico n'avait pas besoin de recourir au concept du contrat social pour expliquer la gènese de la loi. Celle-ci apparut — comme il le soutenait — beaucoup plus tôt et existait déjà à l'époque quand les individus plus forts ont subordonné à eux-mêmes les individus plus faibles; ce n'est que plus tard que cette «loi naturelle» primitive revêtit une forme plus rationnelle, donnant en conséquence la naissance à l'Etat en tant qu'association de divers groupes humains.

Les plus grands changements apparaissent dans l'attitude de Vico envers Descartes. Subissant — comme nous le savons — l'influence de ce dernier lors de sa jeunesse, Vico devient ensuite un anticartésien résolu et très souvent certaines parties de ses oeuvres ont le caractère de polémique avec Descartes. Quelques dizaines d'années plus tôt, Leibniz appelait le cartésianisme une «antichambre de la philosophie». Vico, à son tour, critiquait les principes fondamentaux de la doctrine «impie» de Descartes du point de vue de la philosophie catholique dont il devint le défenseur ardent dans la seconde moitié de sa vie; mais pour l'historien contemporain de la pensée sociale une seule chose semble être évidente: c'est que Vico opposait son système à la compréhension étroite de la conception cartésienne, où il n'y avait pas de place pour la science de la langue, de la littérature et de la poésie et surtout pas pour l'histoire⁶. De sorte, Vico était un des premiers penseurs qui non seulement s'approprièrent les principaux thèmes philosophiques de quelques générations précédentes, mais qui parvint à faire leur appréciation critique.

Bien que Vico — comme nous le savons — ait cité Bacon et Grotius comme ceux qu'il appréciait le plus et bien que leurs noms apparaissent très souvent dans la *Nouvelle Science*, il est toutefois très caractéristique qu'on y trouve mentionnés aussi, une seule fois et de façon marginale (dans le § 346 de son oeuvre), deux autres penseurs auxquels il attribua la définition «d'esprits les plus remarquables» du XVII^e siècle. C'étaient Leibniz et Newton. On ne saurait considérer cette mention comme fortuite puisque Vico soulignait toujours l'importance de la science pour

⁵ N. Badaloni, *op. cit.*, p. 355 et ss.

⁶ V. Rűfner, *Die Geschichtsphilosophie Giambattista Vicos*, Bonn 1943, p. 16.

le perfectionnement des idées de l'homme sur la vie et le monde. C'est donc Newton qui, aux yeux des précurseurs du Siècle des Lumières, était le savant ayant eu le dernier mot au sujet des lois de l'Univers. Les éloges de Wolf, Fontenelle et Voltaire témoignent de l'admiration que beaucoup avaient pour l'acquis scientifique universel de Leibniz. En reconnaissant Leibniz et Newton comme esprits les plus éminents de l'époque révolue, Vico rendait hommage aux personifications du génie scientifique de la génération précédente. Ces deux éminents chercheurs de la nature et savants de très grande marque ont obtenu ainsi le plus haut rang dans la hiérarchie des esprits du XVII^e siècle, époque non seulement de savants très remarquables, mais aussi d'excellents philosophes. Pourtant, dans la *Nouvelle Science* on trouve également une trace de la pensée leibnizienne. Or, en lisant dans la conclusion de cette oeuvre le passage sur l'éternelle république naturelle, établie par la providence divine, qui reçoit toujours la forme la meilleure de toutes les formes possibles, il est difficile de résister à l'impression que c'est là une variante du célèbre concept de Leibniz «du meilleur des mondes possibles». Bien qu'imparfait, notre monde, le meilleur des possibles, se trouve — selon Leibniz — en face de possibilités illimitées de perfectionnement, et cela grâce aux efforts de l'homme. En brossant une vision de «l'éternelle république naturelle», Vico était persuadé qu'à toutes initiatives humaines patronnait la raison dont les intentions étaient toujours «supérieures aux objectifs concrets que les hommes se proposent» puisqu'elle visait à sauvegarder l'existence de la race humaine sur la terre. L'apologie de la piété qui se trouve au terme de la *Nouvelle Science* était, selon sa conception, une apologie du «divin Horloger» de Leibniz, fondateur de l'harmonie de l'Univers. Mais cette apologie était en même temps quelque chose d'autre, car Vico l'avait liée à la conviction que les hommes connaissant ce principe suprême sont capables de se perfectionner eux-mêmes et de perfectionner leurs oeuvres grâce à la puissance de leur propre raison. Le monde dans lequel il nous faut vivre et agir — comme le soutenait Vico dans le même chapitre de son oeuvre — «fut créé par les hommes eux-mêmes». C'est justement — comme il écrivait plus loin — ce «premier et idéniable principe de notre Science que nous avons attendu en vain des philosophes». Et c'est pour cette raison qu'il combattait avec fermeté tous les penseurs qu'il considérait comme défenseurs de la causalité et du fatalisme historique et parmi lesquels il rangeait en premier lieu Machiavel, Hobbes et Spinoza.

Voilà d'où tirent leur origine les accents polémiques très nets de la *Nouvelle Science* et voilà pourquoi ce livre est également un règlement de compte avec le legs du XVII^e siècle, surtout avec les penseurs dont les opinions étaient considérées par Vico comme néfastes pour le bien de l'humanité. La *pars constructiva* de son oeuvre ne peut dissimuler le fait que la *pars destructiva* de son concept — donc tout ce qu'il considé-

rait erroné ou néfaste dans les opinions de ses prédécesseurs et ce qu'il désirait rejeter — joue souvent un rôle primordial dans la création d'une nouvelle conception des lois gouvernant le développement de la société. C'est tout particulièrement la polémique avec Descartes qui revêtit dans les oeuvres de Vico la forme d'une sorte de critique de la conception anhistorique du savoir humain.

L'importance de la *Nouvelle Science* dans l'histoire de la pensée historique est d'autant plus grande que malgré le remarquable progrès de l'historiographie, l'atmosphère générale au XVII^e siècle n'était pas favorable au développement des sciences historiques. On considérait alors que les plus dignes de recherches sont les vérités qui ne dépendent ni du temps, ni de l'espace. Le caractère intemporel, donc, autrement dit, anhistorique de la vérité était à l'époque la propriété la plus estimée et un groupe seulement de penseurs appréciait la valeur d'une conception historique de la connaissance humaine. Qui plus est: parmi les historiens mêmes il n'y avait pas d'uniformité d'opinions dans ce domaine. Le groupe d'érudits concevait la vérité comme conformité des recherches avec les documents et postulaient — comme Mabillon et Muratori — l'étude des sources autant exacte que possible. D'autres cherchaient dans l'histoire de l'humanité certaines règles générales et croyaient les apercevoir soit dans la volonté de la Providence — comme Bossuet — soit dans le développement ininterrompu résultant de la loi générale de continuation. C'est ainsi que raisonnait Leibniz qui, en outre, était lui aussi, un remarquable historien-érudit. Existait enfin un troisième groupe dont les représentants attribuaient à l'histoire un rôle plus ou moins auxiliaire vis-à-vis des besoins actuels de la société et de l'Etat. Aussi bien Leibniz, déjà mentionné, que Naudé, Pufendorf et Conring avant lui, désiraient lier l'histoire à la politique largement comprise, considérée comme art de gouverner un Etat par des souverains éclairés. Vico se rapprochait le plus de la compréhension de l'histoire comme science traitant des lois générales du développement de l'humanité; mais ici il introduisait aussi beaucoup de modifications créatrices. En bref, il se proposait de présenter le développement intellectuel de l'homme en fonction du développement de toute l'humanité. «Dans ce sens, la thèse que l'histoire est raisonnable signifiait que la raison est historique»⁷. La conception historique du développement de l'humanité n'était pas étrangère non plus à d'autres écrivains italiens. Elle était proclamée par exemple par Caramuel, que nous connaissons déjà, auteur, entre autres, de la *Théologie morale* éditée pour la troisième fois en 1657. Vico cependant non seulement lui donna un sens plus profond, mais il fit aussi de l'histoire une science particulièrement privilégiée en la reliant au processus du perfectionnement intellectuel de l'homme.

⁷ B. Suchodolski, *Rozwój nowożytnej filozofii człowieka* (Le développement de la philosophie moderne de l'homme). Warszawa 1967, p. 576.

Il se référait directement à Bacon puisque dans la *Nouvelle Science* nous lisons qu'il faut tout simplement appliquer «aux lois sociales humaines» la même méthode que Bacon appliquait «dans l'investigation de la nature». Désirant être le continuateur de Bacon dans ce domaine, Vico adopta de ce dernier ce qui dans sa philosophie était le plus profond, à savoir la méthode même, mais il rejeta son schéma de classification d'après lequel l'histoire aurait été uniquement une sphère de mémoire limitée à l'enregistrement des faits, tandis que seule la philosophie avait l'honneur d'appartenir à la sphère de la raison qui seule représente la force réellement créatrice de l'activité humaine. Si nous voulions trouver là aussi les prédécesseurs de Vico, il nous faudrait indiquer en premier lieu Fontenelle qui, dans ses considérations *Sur l'histoire* reprochait aux historiens qu'ils se perdent dans une quantité incommensurable de faits et qu'ils ne savent pas voir les choses dissimulées en dehors des faits, c'est-à-dire qu'ils n'aperçoivent pas les règles gouvernant l'histoire de la race humaine.

Cependant Vico alla plus loin que Fontenelle, car il reconnut l'histoire comme discipline centrale et identifia toutes recherches scientifiques avec l'étude du développement des phénomènes observés. Il écrivait dans *De Antiquissima Italorum Sapientia* que la science consiste dans «l'étude génétique des phénomènes»: «cognizione della genesi delle cose, cioè nella guisa in cui esse si vengono facendo». Le problème étant ainsi posé, l'histoire devenait une science dans le cadre de laquelle se réalisait le principe fondamental de l'épistémologie de Vico, c'est-à-dire la corrélation entre les pensées et les choses, soit — voulant être plus exact et employant la terminologie de Vico — les liens mutuels entre la vérité et le fait: *Factum et verum convertuntur*. C'est justement l'histoire ainsi conçue qui devait prendre la tâche de lier ce qui est vrai à ce qui apparaît dans l'histoire comme produit d'êtres raisonnables. De cette façon l'homme jouait un double rôle: de l'être créant sa propre histoire et de l'être examinant ses propres produits; du *homo sapiens* et du *homo artifex* dans le sens le plus riche de ces termes.

Une telle thèse supposait le besoin d'une réinterprétation complète de l'histoire et Vico n'a pas craint d'entreprendre cette tâche. Deux conceptions devaient aider à résoudre les difficultés: la théorie de la formation de trois époques de développement de l'humanité et la théorie des cycles historiques. La théorie des époques proclamait que toutes les sociétés humaines passent par trois phases successives de développement — l'époque des dieux, celle des héros et celle des hommes. Chaque époque forme trois différents types de civilisation et aussi différentes institutions sociales: à partir des peuples primitifs ayant un penchant à la théologie et la poésie, passant par le système dont la législation justifie la supériorité des héros, jusqu'aux libres républiques réalisant le principe d'égalité naturelle de tous les hommes.

Malgré toute son originalité, cette idée aussi tirait son origine des siècles précédents. Passant outre le très ancien mythe, qui toutefois renaît constamment, de la successibilité des siècles (d'or, d'argent, de fer ou inversement) ainsi que les essais des penseurs du XVII^e siècle de trouver le motif conducteur du développement de l'histoire, les prédécesseurs italiens de Vico avançaient certains motifs pareils, quoique fragmentaires. Ainsi donc Gravina, mentionné précédemment, rêvait de l'avènement d'une nouvelle époque arcadienne due à la diffusion des lumières apportées par la pensée humaine. Comme le remarqua Badaloni — cela vait pu faire naître dans l'esprit de Vico le concept du perfectionnement du monde au moyen de l'activité créatrice de l'intellect humain. C'est donc déjà dans ses *Lezioni inaugurali* qu'il se posait la question comment la civilisation peut-elle servir au perfectionnement de la société humaine. De même, l'éloge du rôle créateur de la raison humaine fait penser à certaines parties des oeuvres de Leonardo di Capua, un des fondateurs de l'Académie de Naples, qui considérait la pensée humaine comme force active (*igneus vigor*), stimulant toutes les transformations. Toutefois ces filiations ne diminuent pas l'empreinte de nouveauté que porte l'idée de Vico et le lecteur de son oeuvre y rencontre effectivement la première conception raisonnée de l'histoire.

La théorie des cycles historiques ou — en d'autres termes — la théorie des répétitions du cours de l'histoire sociale des hommes (*corsi e ricorsi*) avait pour objectif de démontrer que malgré toute sa diversité, l'histoire des nations est en effet identique, car elle se déroule de la même façon. C'était — comme Vico écrivait dans le § 1096 de sa *Nouvelle Science* — l'histoire idéale «des lois éternelles, conformément auxquelles se développe l'histoire de toutes les nations depuis leurs débuts, passant par leur développement, jusqu'à leur déclin et chute». Ce concept, lié à la foi en la toute-puissante Providence qui gouverne le monde, puisait, lui aussi, ses forces vitales dans les époques révolues. La notion de la Providence, apparaissant chez Campanella et Herbert of Cherbury, revêtait souvent la forme idéalisée de l'instinct de conservation, alors que chez Vico elle a une forme différente et signifie bien souvent un «sens commun» (*senso commune*) spécifique qui commande aux hommes d'entreprendre des activités menant à l'affermissement (*conservazione*) de l'ordre social. Un caractère rapproché avait le concept de la théocratie se transformant d'une théocratie primitive en théocratie plus parfaite, définie par Vico comme *humanitas*, dont les principes — comme le croyait Vico — sont valables même pendant la guerre. Ici aussi on aperçoit une parenté avec les théories du progrès proclamées au XVII^e siècle (Hakewill, Glanvill, Perrault et Fontenelle et autres). Vico était persuadé que l'influence toujours plus grande de la loi naturelle sur l'organisation des sociétés favorise le développement de l'homme et libère ce dernier d'instincts primitifs non maîtrisés qui jadis imposaient l'emploi de la

violence et de la force. Ici aussi on aperçoit — tout comme l'a fait Badaloni—un autre et très important motif conducteur de la pensée, supposant que l'homme aspire à une activité créatrice indépendamment de l'époque à laquelle il vit; selon Vico cela serait une des propriétés naturelles de toute la race du *homo sapiens*. Cette idée était rare à l'époque de la querelle des anciens et des modernes qui d'habitude attribuaient la supériorité à une parmi les époques et considéraient d'autres époques (le Moyen Age par exemple) comme intervalles dans le développement de l'humanité. Il est vrai qu'au moment des premières rédactions de la *Nouvelle Science*, le père Saint-Pierre montrait déjà les larges perspectives du développement de l'humanité conditionné par l'activité créatrice de l'homme, mais c'est seulement Vico qui considéra l'homme non pas comme un être surmontant les étapes successives de l'histoire, mais comme un voyageur dont le voyage à travers l'histoire est de plus en plus instructif puisque chaque étape franchie laisse un dépôt intellectuel. Le passé, même le plus lointain, n'était pour lui jamais mort car chaque génération passée augmente l'accumulation des richesses de l'esprit humain.

Dans ce contexte nous comprenons aujourd'hui que sa nouvelle science est à la foi nouvelle et ancienne. Vico aurait pu répéter, parlant de lui-même, les paroles de François Bacon qui dans la préface au *Instauratio Magna* soulignait, que l'entreprise qu'il aborde est «nouvelle, même entièrement nouvelle, quoique brossée d'après un modèle très ancien». Ainsi donc, bien que certains concepts de Vico soient seulement une forme plus parfaite d'idées anciennes, on ne saurait pour cette raison considérer sa *Nouvelle Science* comme moins nouvelle. Le passé signifiait pour lui le temps passé imparfait que s'accomplit dans le présent afin de renaître dans l'avenir en forme changée et toujours plus parfaite. Et c'est pourquoi la lecture de la *Nouvelle Science* nous fournit des arguments confirmant l'ancienne vérité que pour perfectionner l'avenir, le présent doit bien connaître le passé.